

19-Nov. 1977

Expositions à Paris

L'art qui s'achète
et l'art qui est invendable...

■ Des certitudes du marché de l'art au malaise qui hante les avant-gardes: un contraste qui fait réfléchir.

La confrontation de ces deux institutions que sont la Biennale de Paris et la Foire internationale d'art contemporain (FIAC) ne saurait être faite sur le plan esthétique. Quoi de comparable en effet entre les tentatives toujours plus ingrates qui constituent de plus en plus exclusivement la Biennale; et le visage du marché de l'art que nous offrait la FIAC en cette période de doute esthétique et de récession économique, visage serein des valeurs sûres?

De Paris: Jacques LEENHARDT

Plus encore que les années passées, la Biennale de Paris s'est voulue, pour sa onzième édition, jeune et avant-gardiste. Par là il faut vraisemblablement entendre la particularité d'un art échappant toujours à nouveau aux codes et aux critères qui tendent à s'établir, un art qui s'est fait de la déception des attentes de ses destinataires une éthique rigide.

L'amateur sait que depuis quelques années déjà un mouvement se fait jour qui reprend à son compte une préoccupation trop vite dénigrée, qui cherche à communiquer un univers intérieur dans l'intimité d'une communion es-

thétique. Malgré quelques envois qui peuvent être rattachés à ce mouvement et qui dans cette Biennale font l'effet de blocs erratiques, celle-ci n'a apparemment pas encore choisi de suivre cette tendance.

Il y a de la grandeur, n'en doutons pas, dans le refus de plaire qu'opposent de nombreux artistes à une société toujours encline à récompenser ses pourvoyeurs de plaisir. L'art qui se montre à la Biennale n'est pas conçu pour la vente, du moins pour une large part. Mais ce qui apparaît comme un refus comporte par ailleurs des acceptations qui ne sont pas sans mener à

certaines ambiguïtés. Ces artistes doivent vivre de leur travail, selon l'excellent principe que nos sociétés se sont données. Qui donc les rétribuera, sinon la collectivité à travers ses institutions culturelles? De fait, l'Etat est de plus en plus amené à soutenir financièrement une création non immédiatement rentable. Est-il pour autant mécène, comme on le suggère souvent?

Le mécène choisit personnellement, pour son plaisir ou pour sa gloire. Il entretient, et c'est cela l'important, un rapport direct avec les artistes et les œuvres qu'il favorise. L'Etat au contraire n'est qu'un mécène abstrait, il n'offre qu'un soutien économique. Ainsi le lien substantiel du mécène à l'œuvre à travers lequel circule, de manière vicariante certes, le sentiment pour l'artiste de la nécessité et de l'utilité sociale de son travail sont-ils remplacés par le rapport contingent qu'entretient celui-ci avec son mécène involontaire qu'est le contribuable, lui-même totalement dépossédé du droit de choix que devrait lui valoir sa contribution.

Cette situation est de grande conséquence pour les artistes dits d'avant-garde. Leur travail coupé de tout rapport, même marchand, avec un public quelconque flotte en quelque sorte d'une rupture à l'autre, incertain de son pourquoi et mal rassuré par son comment. D'où cette sorte de «spécialité» qu'est devenu l'avant-gardisme. Dans les années 20 les artistes d'avant-garde pouvaient croire qu'ils étaient à la recherche d'un langage pictural, ou littéraire, destiné à rencontrer vraiment la sensibilité réelle d'un public possible. Aujourd'hui cette perspective semble perdue et un curieux malaise hante les avant-gardes.

Des morts en or...

A la FIAC en revanche, c'était le bien-être cossu et feutré qui s'est montré sans masque. On avait sorti Léger, Poliakoff et Magritte, des morts en or, plus quelques vivants déjà historiques comme Dubuffet. Certes, il y avait aussi quelques artistes jeunes ou peu connus, mais tous offraient des toiles ou des objets bien propres, achatables, exposables chez soi. Il ne s'agit, sous ma plume, nullement d'une condamnation. C'est le contraste avec la Biennale qui doit faire réfléchir. Le marché de l'art continue sa route. Après la tourmente, on resserre les rangs autour de la qualité la plus rigoureuse. Cela nous vaut un bel accrochage d'Olivier Olivier, une peinture où l'étrange naît d'une figuration scrupuleusement réaliste, avec un grain de sable dans la vraisemblance qui fait tout chavirer. On retrouve la même qualité sur un mode différent avec Jean Remlinger et ses figures de solitude: personnages perdus dans un espace sans repères, sans mesure.

Les galeries étrangères étaient particulièrement nombreuses cette année, signe que la FIAC a su gagner ses lettres de noblesse. Américains, Suisses et Espagnols paraissent les plus actifs, ces derniers surtout qui arrivent sur un marché où on les rencontrait peu. Une FIAC rassurante pour une année de crise, ce serait donc finalement l'image à conserver si l'animation qu'y avait organisée Annick Lemoine, et notamment le spectacle montré par Bob Wilson, n'avait quelques instants ébranlé les certitudes.